

Recherches sociographiques



Commentaire

Yves de Jocas

Volume 3, numéro 1-2, 1962

Situation de la recherche sur le Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

L'état des recherches sur la culture acadienne

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Jocas, Y. (1962). Commentaire. *Recherches sociographiques*, 3(1-2), 142-144.
<https://doi.org/10.7202/055122ar>

COMMENTAIRE

Si l'on s'en rapporte à l'exposé de monsieur Henripin, on est justifié, je crois, de se demander comment il se fait que les études de population en général, et les études démographiques en particulier, n'ont pas connu, au Canada français, dans le passé et même actuellement, un essor plus considérable. Il me semble que plusieurs facteurs favorisaient l'éclosion de ces études éminemment sociales.

Pour ne mentionner que deux raisons favorables à la naissance de cette discipline, on peut faire appel à l'importance du sujet et aussi à l'accessibilité de l'information.

L'importance du sujet ne fait aucun doute, comme en témoigne l'exposé que nous venons d'entendre. Si la démographie s'intéresse immédiatement à la croissance des populations fixées aux extrémités par les naissances et les décès, on ne peut oublier qu'entre ces deux pôles s'est jouée la vie d'un individu et qu'en lui et par lui s'est aussi jouée une tranche de vie d'une collectivité. Dans un milieu donné, le nombre des naissances et des décès de même que la composition par âge et par sexe sont, en très grande partie, la résultante d'actes qui, bien que posés individuellement, n'en demeurent pas moins conditionnés par le climat de l'organisation communautaire existante. Aussi, l'indice démographique est une des mesures puissantes du fonctionnement de l'organisation sociale. À ce seul titre, la démographie aurait dû avoir une place privilégiée au sein des disciplines des sciences sociales.

Il me semble qu'en plus de l'importance du sujet, la démographie aurait dû connaître un essor plus considérable si l'on songe à l'abondance et à l'accessibilité de l'information. En ce qui concerne le Canada, les recensements fédéraux datent de 1851. Les lacunes de ces inventaires de la population ne les rendaient pas pour autant dépourvus de toute utilité, loin de là. D'ailleurs ces lacunes auraient tout probablement été comblées en bonne partie, si l'on avait su tirer profit de l'information existante.

Plusieurs raisons peuvent expliquer ce retard du développement de la démographie au sein de nos Facultés universitaires et même au sein des administrations gouvernementales. Je ne crois pas qu'il faille l'attribuer à un manque d'intérêt pour le sujet en cause. Son caractère d'inventaire, requérant chiffres et taux et référant à la mathématique et à la statistique, a pu alourdir son départ. Le manque d'appareils techniques ou mécanographiques nécessaires à l'analyse a certainement contribué à ralentir son essor.

Comme raison première, cependant, j'invoquerai la jeunesse de la science sociale en général et au Canada français en particulier. S'il est vrai que les structures démographiques influencent la vie sociale, il est tout aussi vrai et peut-être plus vrai que la vie communautaire commande le déroulement démographique. Or, on connaissait trop peu de l'homme social pour pouvoir mettre à profit son dénombrement, sauf, bien entendu pour quelques fins bien spécifiques, comme en cas de guerre, de rationnement, ou d'élection. En effet, une pyramide des âges, bien qu'elle soit une synthèse du passé, du présent et de l'avenir, nous dit très peu, à moins que l'on connaisse l'organisation sociale passée, présente et à venir. Ce serait, autrement, une démographie désincarnée. Je crois, cependant, que cette

faiblesse des sciences sociales aurait pu être plus vite surmontée si les étudiants de la vie des sociétés humaines avaient fait un usage plus rationnel des inventaires existants sur les populations.

D'ailleurs, trop d'étudiants en sciences sociales ont considéré l'étude des populations comme un champ spécialisé, comparable à la sociologie, à l'économie et, même à la statistique. S'il y a du juste dans cette conception, elle ne vaut, pour ma part, que pour la démographie pure et non pour l'étude des populations. L'étude démographique pure, c'est l'étude des mécanismes de la reproduction des populations. Ainsi, peut-on prévoir des modèles de démographie pure, hypothétiquement désincarnés, comme on le fait en statistique ou en économique. L'étude des populations ne saurait être aucunement désincarnée, elle porte directement sur la vie concrète. Malheureusement, l'étude des populations ne saurait se faire sans une connaissance des mécanismes démographiques.

Ce dont nous avons manqué et manquons le plus, ce n'est peut-être pas de démographes, mais de sociologues démographes, d'économistes démographes, de psychologues démographes qui pourraient passer de l'inventaire de notre population à la connaissance de notre milieu, pouvant ainsi mieux relier le monde de la théorie et de l'hypothèse au monde réel d'aujourd'hui et de demain.

À cet effet, l'exposé de monsieur Henripin porte peu à des commentaires. Ce texte, en effet, nous livre un état de faits que je crois indiscutable, à savoir : les lacunes importantes de recherches dans un champ auquel on ne saurait refuser le qualificatif de « vital ».

Je risquerais, cependant, trois commentaires sur cet exposé.

1. Si, dans l'ensemble, le texte de monsieur Henripin a su dégager l'importance du sujet traité, il a trop peu insisté, à mon sens, sur les besoins présents de la recherche démographique extra-universitaire dans les cadres d'organismes gouvernementaux ou autres ; le besoin de ces recherches démographiques se fait sentir tant sur le plan mondial, comme d'ailleurs monsieur Henripin nous l'a laissé voir à l'occasion d'une série d'émissions télédiffusées, que sur le plan national et provincial. On ne peut, sur le plan national et provincial, parler de « nos » ressources et de « notre » avenir, de planification et d'aménagement, sans poser, à la base, la nécessité de l'information et de la recherche démographiques. Ici, je crois très important que les recherches démographiques entreprises en milieux administratifs et académiques soient en étroite liaison.

2. En second lieu, j'aurais aimé trouver dans l'exposé de monsieur Henripin des exemples plus concrets quant à l'urgence du besoin d'études démographiques pour le Canada français. Monsieur Henripin fait partie des rares chercheurs en démographie s'intéressant au Canada français. Il s'est intéressé, en outre, aux problèmes de la fécondité, de la mortalité infantile, du transfert linguistique, de la comparaison du fait démographique du Canada français et du Canada anglais. S'il a omis d'inclure ses propres ouvrages dans son exposé, j'aurais aimé qu'il montre par des exemples concrets comment les points qu'il soulevait se présentaient au Canada français. En somme, j'aurais aimé connaître si l'étude démographique avait une importance particulière pour le Canada français, en plus de l'importance qu'on doit lui accorder quel que soit le pays où l'on se trouve.

3. Je présenterai mon dernier commentaire sous forme d'une question, à savoir : par quel programme d'actions et de recherches peut-on, de façon concrète, répondre aux besoins urgents de la recherche démographique ? Que doit-on considérer comme recherches fondamentales et comment peut s'établir la collaboration entre les diverses personnes et institutions intéressées aux données et aux conclusions démographiques ?

Yves DE JOCAS

*Bureau des recherches économiques,
Ministère de l'Industrie et du Commerce,
Québec.*